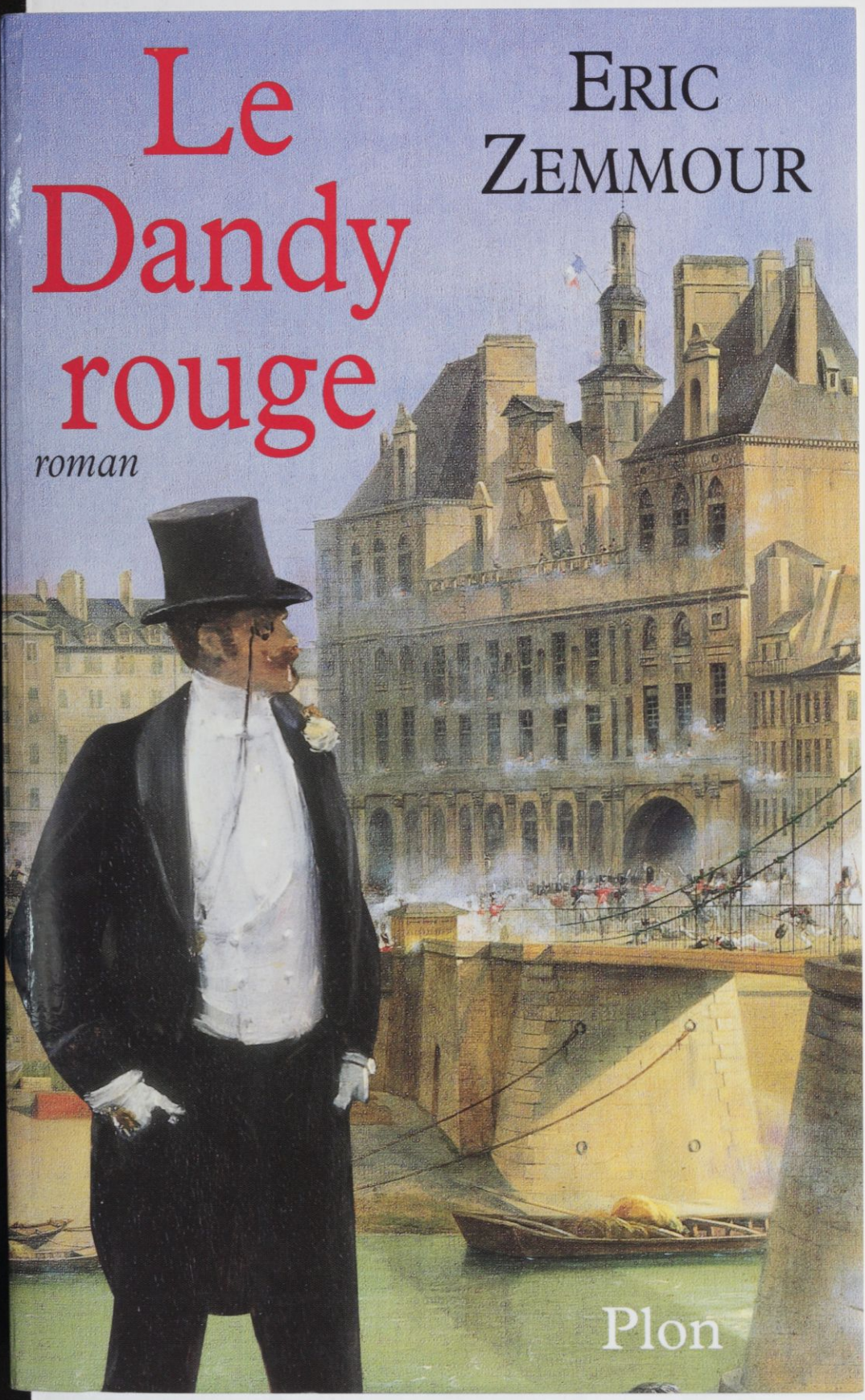
Le Dandy rouge

ERIC ZEMMOUR

roman



Plon

LE DANDY ROUGE

Du même auteur

Le Livre noir de la droite, Grasset, 1998.
Le Coup d'État des juges, Grasset, 1997.
Balladur immobile à grands pas, Grasset, 1995.

021676072 823

ÉRIC ZEMMOUR

Le Dandy rouge

Roman



Plon

DL
2000-2316

© Plon, 1999
ISBN : 2-259-19058-8
BnF
L&A

À mon père.

« Ce n'est pas dans les vainqueurs, à mon gré, qu'il faut voir la belle ambition, mais dans les vaincus. »

Cardinal de Retz.

DL-30 06 1999 29163

Prologue

Je ne suis pas un écrivain. Pas un philosophe ni un révolutionnaire. Je ne suis pas un poète. Pas un intellectuel, comme on dit désormais à Paris. Je ne suis pas Kautsky. Pas Bernstein, Karl Liebknecht, ni Rosa Luxemburg. Je ne suis pas non plus un tribun comme August Bebel, même si je trône à la tribune, à côté des chefs du parti, même si je découvre les discours quelques heures avant qu'ils ne soient prononcés, discute un mot ou un souvenir historique, corrige une phrase ou un concept révolutionnaire. Je ne suis rien. Un complet sombre parmi des complets sombres. Une tonsure parmi des tonsures. Un militant parmi des militants. Un ouvrier parmi des ouvriers, grandi dans le parti au bénéfice de l'âge et de la médiocrité qui n'inquiète pas. On m'écoute car on sait que ce ne sera pas long. On me lit car on s'attend à un texte de synthèse. Ce soir, c'était mon dernier congrès. C'est August qui m'a demandé de conclure. Un vieil homme pour une vieille histoire déjà. D'abord je n'osai effleurer cette estrade qu'il venait de martyriser de son corps d'homme rude ; je n'osai lancer mes mots fatigués et banals dans le tourbillon où sa voix tempétueuse avait emporté les esprits. Je ne suis pas un tribun. Souvent, je l'avoue, j'en ai rêvé : je rugis et des milliers de poitrines s'exclament à l'unisson ; je murmure et des milliers de souffles se retiennent, des milliers d'oreilles se dressent. Mais je ne suis pas un tribun. Pas un intellectuel, ni un philosophe, ni un poète. Pas un écrivain. Rien qu'un ouvrier, un militant, une tonsure, un complet

sombre. Rien. Bien sûr, avec le temps, j'ai appris. J'ai conquis, peu à peu, d'autres mots ; mais ils se sentent toujours, dans mes phrases, comme en terre étrangère, occupée. Parfois, mes anciens mots, ceux de mon enfance au Moabit, dans les faubourgs de Berlin, reprennent le dessus. Alors, je pense à mon père, l'ébéniste, et aux copeaux de bois qui lui tailladaient les mains ; je revois ma mère, la lingère, et les draps lourds qu'elle tirait péniblement de la Spree. Leurs mots me reviennent, retrouvent leur ancienne demeure, reprennent leurs aises ; et le rouge me monte aux joues. Je pense à mon père, à ma mère, l'ébéniste et la lingère, aux copeaux de bois et aux draps lourds : je les hais. Je les hais et je les aime. J'ai honte de ma haine. Je songe alors à ma vie de militant au parti, et à son sage enseignement. La culture ouvrière vaut bien celle des bourgeois ; elle lui est même supérieure car elle n'a pas été pervertie par des influences étrangères, latines et décadentes (trois mots pour dire français)... Le parti est là pour la défendre avec ardeur, comme il défend les intérêts et la dignité des ouvriers...Le parti est la mère des ouvriers... Il est le premier parti d'Allemagne. Il possède des syndicats, des journaux, des bibliothèques, des maisons d'édition, des immeubles, des caisses d'épargne, des assurances, des banques. Oui, comme les Rothschild ! le parti est grand, riche et puissant.

Quand les Français nous rendent une rare visite, ils se forcent au dédain ; ils contraignent leurs yeux prêts à s'écarquiller ; ils closent leurs bouches au bord de l'admiration. Ils sont gentils, les Français. Leur Jaurès est un grand esprit, mais comme souvent les esprits trop grands, il est, en politique, un enfant naïf et déraisonnable. Ainsi, pour empêcher la guerre entre nos deux pays, n'a-t-il pas proposé que nos deux mouvements appellent à la grève générale ! La grève générale. Et pourquoi pas des barricades, une Révolution ! Ces Français sont d'incorrigibles romantiques. Le parti n'a plus besoin de ces moyens archaïques pour imposer la volonté des travailleurs. Avec ses 110 députés élus lors des dernières élections de 1912, il empêchera aisément l'aigle allemand de sortir ses griffes. De toutes les manières, il ne pourrait faire autrement. Nos ouvriers ne sont pas français. Jadis, nous avons essayé de leur inculquer

l'esprit de révolte, de rébellion démocratique. Nous autres Allemands apprenons tout. Avec méthode et persévérance. On nous a enseigné contre Napoléon le patriotisme. À partir de 1848, nous avons commencé d'acquérir les premiers rudiments de la liberté ; mais nos maîtres bourgeois n'ont pas su achever l'apprentissage. Alors, nous avons découvert auprès d'un autre, plus déterminé et meilleur pédagogue, l'esprit militaire de discipline, l'aristocratique mentalité de caste, le mépris de la liberté et de l'égalité. L'Allemagne démocratique dont nous avions rêvé est encore dans les limbes ; et je crains que le parti ne parvienne à l'accoucher sans mettre la vie de la mère en danger.

Je ne pouvais cependant avouer ce qui me tourmentait. Je n'aurais pas été suivi, pas compris. Alors, comme les bourgeois de 1848, je fus pusillanime et lâche. Je lançai d'un air canaille : « Ah, si Jaurès pouvait de même passer une muselière au coq français ! » Et la muselière clouant le bec du vaniteux coq français amusa beaucoup les délégués, qui se tapaient les cuisses de joie : « Ah, ces Berlinois, toujours caustiques ! »

Pourtant, je ne voulais pas prononcer le moindre discours. À quoi bon ! Trois mots balbutiés, arrachés au néant ; qui y retournent aussitôt. Mais lorsque j'ai dit le parti, l'Allemagne, le socialisme, le pouvoir demain, dans les urnes de 1916, je fus acclamé. Non, je ne suis pas un tribun ; rien qu'un vieux, avec ses tours. De même, lorsque j'ai entonné les premières notes de notre « Marseillaise des travailleurs », je n'ignorais pas que nos délégués se lèveraient, et hurleraient à pleins poumons notre cher et vieil hymne. Je ne résiste pas au plaisir de vous chanter sa dernière strophe :

Nous ne comptons pas nos ennemis
Pas plus que les dangers
Car nous suivons le fier chemin
Que nous a montré Lassalle !

Debout, raidis dans un impeccable garde-à-vous, tous chantaient et se regardaient chanter, l'œil pétillant de joie et de malice. À la tribune, August Bebel enflait sa grosse voix et ses joues rondes rosissaient de plaisir. Karl Liebknecht forçait une voix flûtée et Rosa Luxemburg, enfin sortie de sa virile réserve,

reprenait à gorge déployée notre ancien chant de gloire. Bernstein et Kautsky sifflaient aussi entre leurs dents serrées. L'enthousiasme des militants devait les exaspérer, mais ils n'en laissaient rien paraître. Derrière eux, derrière nous tous, deux immenses portraits, exactement de mêmes dimensions — nous avions vérifié avec soin avant l'ouverture du Congrès —, semblaient approuver. La barbe claire et la boucle sombre, Karl et Ferdinand nous couvaient de leurs regards fraternellement unis. Pour combien de temps encore ?

Lorsque Engels était encore vivant, il n'avait eu de cesse qu'on ait éliminé toute trace, dans nos statuts comme dans les références « scientifiques » de notre parti, des travaux de Ferdinand Lassalle. August Bebel avait alors tonné que le parti de Gotha était d'abord celui de Lassalle, et non de Marx. Kautsky lui-même s'était dressé sur ses ergots : « Le point de vue de Marx sur Lassalle n'est pas le point de vue de la social-démocratie allemande. Comment pourrions-nous oublier l'homme dont les écrits ont instruit notre première connaissance et inspiration en tant que socialiste ? » Engels n'avait jamais renoncé ; et ses héritiers, depuis lors, salissent consciencieusement la mémoire de Ferdinand Lassalle. Comme si abaisser Lassalle eût grandi Marx. Comme si le culte de Marx ne pût croître et embellir que sur les décombres de celui de Lassalle. Oui, il y a bien culte. Il y a eu et il y aura. Les mouvements ouvriers sont composés d'êtres humains qui ont besoin d'aimer, d'admirer, de se sacrifier. Les amis d'Engels sont prêts à toutes les ignominies pour éliminer Lassalle de la mémoire des hommes ; et les combats pour la mémoire ne sont pas les moins féroces. Délation, occultation, falsification, dissimulation. Tout est bon pour salir, avilir, détruire.

Lassalle doit disparaître de la mémoire des ouvriers pour que règne, solitaire et vénéré astre solaire, le roi Marx, comme jamais il ne le fut de son vivant. Lassalle est donc un tyran qui rêvait du suffrage universel ; un plagiaire qui n'énonçait que de ridicules théories économiques ; un agent de Bismarck aimant trop la France ; un agitateur révolutionnaire trop respectueux du juridisme de la démocratie bourgeoise ; un Juif aux amitiés antisémites ; un dépravé menant une vie de rentier… Ils osent tout et n'importe quoi. Et Bernstein d'assener avec un bel aplomb :

« La vérité avant tout. La démocratie socialiste n'a pas de légendes et n'a que faire d'en avoir. Elle ne fait pas des saints, et les précurseurs, elle les considère comme des hommes. »

Ils sont les plus intelligents, les plus brillants, les plus fourbes. Ils vaincront. Et je n'y pourrai rien, moi qui ne suis rien. Lassalle sera dénigré, oublié. Il était seul de taille à les affronter. Il avait la science et l'éloquence ; mais aussi l'orgueil et la volonté. Sa mort est cependant la preuve ultime de la supériorité de ses adversaires. On a toujours tort de mourir. De mourir trop tôt. Il n'avait pas le droit de me laisser désarmé face à cette meute qui déchiquette sa mémoire à belles dents. C'est pourquoi j'ai décidé d'écrire l'histoire de Ferdinand Lassalle. Tout, je veux tout écrire. Ce que j'ai vu et su. Ce qui a été pensé, dit, écrit. Sans mensonge ni complaisance.

Chaque matin, je m'installerai à ma table de travail, dans mon coquet appartement de retraité du socialisme que j'habite, depuis quelques années, dans le Moabit, le quartier de mon enfance. On disait autrefois que ce faubourg de Berlin tenait son nom de la terre de Moab, dont il est question dans la Bible. Aujourd'hui, on assure, avec une présomption scientifique, qu'il serait une déformation du français « terre maudite », cri d'effroi des protestants chassés par Louis XIV, découvrant cette terre fauve, sablonneuse, entourée de pins. Longtemps, j'ai rêvé que coulait dans mes veines le sang de quelque noble huguenot ; mais je dus me résoudre à la médiocre réalité : aucune des femmes de ma lignée n'avait fauté. Rienacker, le nom de mon père, est aussi le mien ; et Franz, un prénom des plus banals en Germanie. Désormais, cette terre n'est plus maudite. Grâce au parti. Les coopératives ouvrières ont construit des bâtisses de quatre étages, de pierre et brique mêlées, aux appartements vastes, spacieux, et hygiéniques. Sur mon balcon, j'entends les piaillements des enfants jouant dans le préau ; je vois pousser les rhododendrons ; et je peux apercevoir les sapins de la Jugendfreide qui bordent les eaux calmes du lac de la Plozentsee.

C'est ici que moi, Franz Rienacker, rien, tonsure parmi les complets sombres, j'écrirai la vie de Ferdinand Lassalle, sans présupposés idéologiques ni pieux mensonges révolution-

naires ou arrière-pensées claniques. Je n'écrirai ni pour la gloire, ni pour la postérité — d'autres que moi ont déjà réservé les rares places octroyées à notre siècle —, ni même pour défendre sa mémoire maltraitée par les affabulations des cuistres marxistes. La lutte est vaine, le combat perdu d'avance. J'écrirai pour lui faire honte. Honte d'être mort tandis que je suis encore vivant, d'avoir disparu avant le barbu vaniteux et l'infâme de Manchester. Pour que la ration de honte soit pleine, j'écrirai en français. Dieu sait qu'il aimait le français ! Il en caressait chaque mot comme la jambe soyeuse d'une jolie femme ; il en humait la moindre syllabe comme un grand vin de Bourgogne ; il exaltait avec une fièvre toute germanique cette « clarté française » qu'on envie tant de ce côté-ci du Rhin. Il aimait à lire le français ; et l'écrire plus encore. Il trébuchait mais ne se décourageait pas. Il écrivait « j'aura » ou « mésentendu » ; mais il s'obstinait. Il usait les pages de son dictionnaire ; et la patience de son ami Hans von Bülow :

— Comment traduire « chemins de ronde », Hans ? Ce sont des chemins qui conduisent autour de la circonférence de Paris ?

La langue française le corsetait, ridiculisait son accent germano-polonais quand il parlait ; et, quand il écrivait, elle endiguait douloureusement son besoin irrépressible de s'épancher et de se répandre. Chaque erreur était le prétexte à d'incessantes contestations. Bülow et lui étaient devenus comme ces Français qui n'aiment rien tant que se reprendre grossièrement les uns les autres ; et les étrangers plus encore. Lassalle avait fait siennes ces détestables habitudes lorsqu'il m'en enseigna les premiers rudiments ; il me corrigeait avec une joie mauvaise, comme si le génie de cette langue était dans l'incessante reprise fielleuse et querelleuse.

J'écrirai donc ce récit en français pour lui montrer que vivre aussi vieux que moi n'a pas que des désagréments, puisqu'on a ainsi le temps d'améliorer sa connaissance de cette fichue langue. Et puis, Nietzsche dit je ne sais plus où que « l'allemand n'est pas doué pour le presto » : la vie de Ferdinand Lassalle fut prestissimo !

J'écrirai en français tout simplement pour lui dire que je l'aime. Et que j'ai hâte de le retrouver.

CHAPITRE I

L'homme aux bottes rouges

C'était la première fois qu'on m'appelait Monsieur. Je n'avais pas encore vingt ans et j'accompagnais mon père dans une grande salle froide aux murs gris et aux fenêtres sombres, où avaient coutume de se réunir les ouvriers de l'industrie mécanique, à la porte d'Orianenbourg, dans un faubourg de Berlin. Mon père, qui était ébéniste, avait cependant promis à son ami Walter de l'accompagner à l'« Association ». Mon père était de ces hommes admirables qui tiennent toujours leurs promesses ; et en ma double qualité de fils et d'apprenti, j'avais été aimablement invité à... « me montrer un homme de parole ». Joyeux dimanche ! Dehors, le soleil semblait rire de moi de tous ses rayons. Cette nuit, un fort vent d'est avait soufflé et, au matin, les lourds nuages gris accumulés pendant l'hiver avaient enfin plié bagage. C'était, je m'en souviens, le premier dimanche d'avril. Ce matin-là, mes amis ont dû m'attendre longtemps. Ils sont quinze, et bientôt plus de vingt. Gunther, Lothar, Wolfgang, Rita, Sylvia, ils attellent lentement l'antique char à bancs qui a déjà convoyé leurs pères et leurs grands-pères. Ils m'attendent encore un moment et puis se décident à partir. Ils fouettent pour le plaisir les flancs décharnés des haridelles qui connaissaient d'instinct le chemin de la Weider.

Un long moment, Greta conserve avec une obstination revêche ma place vide à côté d'elle ; et puis elle se lasse, un autre s'approche et elle ne le repousse pas, elle ferme les yeux et laisse — privilège que je me croyais ingénument réservé —

une main avide caresser sa cuisse chaude. Les uns contre les autres, ils se serrent, se frottent, et chantent à tue-tête : « Prussien je suis ! » L'eau de la Havel, calme et claire, ne s'étonne pas de recevoir les corps de ces jeunes barbares hurlant leur joie de n'être plus, pour quelques heures, attachés à leur établi. Par-delà les barrières qui les séparent, ils éclaboussent les filles qui refusent de les rejoindre parce que « cela ne se fait pas ». Ils jouent au cerceau et mangent du pain au cumin. Les garçons boivent des litres de bière blanche et rotent en riant ; les filles se racontent des histoires d'amour au pied des cerisiers en fleur. Ça sent le chou, le navet et la poitrine fumée. Ici aussi. Mais il n'y avait pas Greta, pas l'eau de la Havel qu'on jetait à pleines mains sur les filles, pas de cerceaux. L'objet obscur de la « conférence » était inscrit en lettres grasses sur les murs sales : « De la liaison particulière de l'idée de la classe ouvrière avec la période historique actuelle… »

Et puis, il m'a appelé Monsieur… C'était la première fois qu'un monsieur m'appelait Monsieur. Il était installé en équilibre précaire sur une estrade improvisée faite de trois planches de bois mal équarries. Je l'ai observé pour la première fois et j'ai eu l'impression que son œil bleu protégé par un sourcil épais et sombre ne regardait que moi ; et que ce « Messieurs », « Herren ! », qu'il avait respectueusement lancé à toute l'assemblée, ne s'adressait qu'à moi. Il portait un pantalon gris rentré dans des bottes de cuir rouge, une redingote noire et une cravate blanche rehaussée en son milieu d'un petit diamant. Sa chemise était en soie, ses longues mains fines et noueuses étaient couvertes de bagues dorées, et au sol gisait une paire de gants beurre frais. Quand il avait traversé la foule des blouses grises et des pantalons de coutil bleu, quelques brocards avaient fusé sur « la fille à soldats aux bagues dorées » ; mais lorsqu'il avait dit « Messieurs », les insolents s'étaient tus. Quand il parlait, on oubliait tout, on était transporté dans un autre monde. Sa voix était chaude, caressante. Dans sa bouche, l'allemand ressemblait à de l'italien. Ses mains s'animaient et son corps tout entier dansait. Ses cheveux étaient noirs et drus, soigneusement plaqués ; son teint mat était celui d'un moricaud ; son nez était long et fort. Cet homme, dont je n'avais pas même

retenu le nom inscrit sur les affiches de l'Association, était une sérénade, et nous étions tous telle Juliette charmée sur son balcon véronais.

Puis, insensiblement, le tendre velours se fit tunique rêche ; le conteur, prédicateur. Les mots étaient hachés, frappés, enfoncés. Le regard velouté du séducteur devint plus froid, métallique, le long nez s'effila encore et dévoila trois poils noirs qui s'échinaient à composer une moustache montée en épingle sur une lèvre mince et sèche, surveillant une lippe épaisse. Alors, l'acteur endossa un nouveau rôle. Sa voix s'éclaircit, ses mains se posèrent en avant du corps sur une table imaginaire, le pouce et le majeur arrondis en arc de cercle ; son regard semblait nous harponner pour faire rendre à nos intelligences avilies une marque de compréhension, un signe, une étincelle. Il parla pendant des heures ; c'était comme s'il ne devait jamais s'arrêter. Je ne sais plus très bien ce qu'il a dit. De vagues mots tournoyaient dans mon cerveau embrumé. Je n'avais pas tout retenu ni tout compris. Son discours ne ressemblait à rien de ce que j'avais déjà entendu. Il n'y avait point de plaisanteries ni de récits édifiants ; de patrons voleurs ni de chambres où l'on s'entassait à dix ou douze ; de grabats qu'on installait sous un escalier ni la fumée noire des hauts fourneaux d'usines qui faisaient tousser les enfants. Tout cela existait, n'avait pas disparu par enchantement, mais « il » n'était pas venu pour cela. « Il » était venu parler de science. Et j'avoue que nous étions assez flattés qu'un monsieur si bien mis discutât « science » avec des gens comme nous.

Un mot avait cependant retenu mon attention : suffrage universel. Je n'en ai pas tout d'abord saisi le sens. J'ai tiré sur la manche de mon père, comme un enfant capricieux ; mais il s'est vigoureusement empressé de libérer sa manche de veste ; mon père tenait à conserver de respectueuses distances avec ses enfants. Sur le ton bourru qui lui était coutumier, il m'expliqua ensuite qu'avec le suffrage universel la voix d'un ouvrier vaudrait celle d'un bourgeois. Quand il eut achevé sa leçon de science politique, je le contemplais, les yeux écarquillés, étincelants d'intelligence comme ceux d'une carpe dans un aquarium qui regarde tomber de petits bouts de pain. Je n'avais de ma vie entendu pareille incongruité. J'avais dû

mal comprendre, mais je n'osais empoigner de nouveau la manche de sa veste. Non, mon père avait mal entendu ; ou trop bu. Ma mère disait que la compagnie de Walter ne lui valait rien ; elle avait une fois de plus raison. Mon sentiment d'incrédulité s'intensifia lorsque mon père me souffla que les ouvriers avaient déjà bénéficié du suffrage universel. C'était il y a longtemps, en 1848 ; mais cela n'avait pas duré. Une erreur sans doute. On avait pris les Allemands pour des Français.

Ces interrogations, si nouvelles pour moi, me bouleversaient. Le cerceau, le pain au cumin, et même la cuisse chaude de Greta étaient loin. J'avais pris l'habitude, récente mais résolue, de contredire et rejeter tout ce qui portait le sceau paternel ; il faut dire que l'apprentissage dans son établi aurait vidé des citernes d'obéissance filiale. Cependant, je demeurais intrigué. Mon imagination vagabondait. Un jour, la voix d'un ouvrier comme celle d'un bourgeois... La casquette autant que le haut-de-forme... Non, ce n'était pas sérieux. Il ne me restait qu'à lui demander. À Lui. Son discours n'était pas achevé que ma résolution s'étiolait comme la flamme d'une bougie qui s'éteint, lentement. Soudain, sa voix enfla, son bras se dressa, tout son corps fut pris de transes, puis se figea ; la voix tonnante devint murmure, la cascade, cours d'eau :

« Avez-vous jamais, messieurs, contemplé le lever de l'aurore du sommet d'une haute montagne ? Une bande pourprée teint de rouge l'extrême horizon et annonce la nouvelle lumière ; les nuées s'élèvent, s'assemblent et cachent pour un instant les rayons de l'aurore ; mais il n'est pas de pouvoir sur terre qui puisse empêcher l'essor lent et majestueux du soleil qui, une heure plus tard, visible par tout l'univers, brillera au firmament, plein d'éclat et de chaleur. Et une heure dans le tableau que la nature nous donne chaque jour représente une ou deux dizaines d'années dans le spectacle plus imposant encore que nous offre une aurore historique... »

Je tremblais mais n'osais détourner le regard, de crainte de paraître ridicule. Le silence qui recueillit les derniers mots de l'orateur à la chemise en soie et aux bagues dorées, me rassura. Les applaudissements qui suivirent, abondants, interminables, étaient emplis de respect, de fascination même. Je

surpris des visages rudes, épais, à la peau précocement parcheminée, effacer à la hâte, de leurs gros doigts gourds, une larme timide. On ne leur avait jamais parlé ainsi. Avec de simples mots, cet homme en équilibre instable sur trois planches de bois mal équarries leur avait donné une dignité qu'ils n'avaient osé espérer dans leurs rêves d'après beuverie, comme s'il les avait couverts d'une redingote grise et d'un chapeau haut de forme.

Je ne prétendais alors plus du tout l'interroger ; ni lui dire trois mots anodins, l'approcher même ; faire courir mon ombre insolente près de la sienne, sur le même mur sanctifié. Mon père en avait malheureusement décidé autrement. Il voulait voir « le conférencier » ; il aimait emprunter des mots au bourgeois, qui ravissaient ma mère. Il n'avait pas encore renoncé à l'idée archaïque que j'étais un autre lui-même, une dépendance, une terre d'Empire ; il me poussa donc avec vigueur devant lui.

Mon père n'était pas seul à avoir eu cette idée. Mon père avait rarement des idées originales. L'immense salle de l'Orianenbourg avait été comme aspirée par une puissante machine qui aurait emporté et déversé la foule autour de l'homme soudain englouti dont on ne voyait plus, de loin, que l'éclat du diamant sur sa cravate blanche. À la suite de Walter, mon père se fraya un chemin à grands coups d'épaule rudement assenés ; ma mère avait raison, la compagnie de ce Walter ne lui valait rien. Walter ne manquait cependant pas d'efficacité ; déjà, nous étions dans le saint des saints... L'homme parle, continue inlassablement d'expliquer ; ses mains, ses doigts, ses yeux, tout s'exprime avec vivacité. À côté de lui se tient, raide et arrogante, une vieille femme aux cheveux jaunes et aux joues rouges, qui crache la fumée âcre d'un énorme cigare au visage des ouvriers s'approchant trop près de leur nouvelle idole. Mais ses adorateurs n'en ont cure. Ils le touchent, le pressent, le bousculent. Ils lui tendent une main timide dont il s'empare avec vigueur ; mais il ne dissimule guère son désagrément lorsqu'il découvre qu'elle est moite. Ils lui offrent un franc sourire un peu gêné qu'il leur rend sans apprêt. Ils quêtent seulement un peu de compréhension, d'amour ; et il plante son regard fier dans leurs yeux qui ne connaissent que

l'humilité. Il leur inocule un peu de son orgueil immense et les abandonne avec le dédain de l'aigle qui relâche un mouton trop aisément tombé entre ses serres. Il appuie avec désinvolture ses mains sur une longue et fine canne en bois d'ébène. Il leur sourit sans les voir, leur parle sans les écouter, les salue sans les toucher ; mais il est simplement là et cela leur suffit. Ils lui donnent du « docteur Lassalle » à pleines brassées, pour se conformer à l'habitude allemande, mais aussi parce que la présence d'un « docteur » au milieu d'eux les soigne d'un mal qu'ils croyaient incurable : l'humiliation. Ils bafouillent une question, la reprennent sans fin, ne comprennent pas toute la réponse, mais cela importe peu.

J'ai longtemps espéré que le suffrage universel serait abordé par d'autres, mais le sujet ne semble passionner que moi. J'ai décidément dû mal comprendre. À trois, quatre reprises, je roule mes pauvres mots dans mon cerveau échauffé ; tout mon corps se tend, je serre les poings soigneusement cachés derrière le dos, et tel un écolier au tableau noir pressé d'en finir, je me précipite, lançant mes phrases dans le plus grand désordre :

— Docteur Lassalle, excusez-moi. Je voudrais vous parler du suffrage universel. J'ai peur de ne pas avoir tout compris. Vous ne voulez pas dire qu'une voix d'ouvrier comptera autant qu'une voix de bourgeois, n'est-ce pas ?

Il me sourit mécaniquement. Il se penche vers moi sans me voir. Il me confie, sur le ton de la conférence, que je dois garder confiance, qu'un jour viendra, plus proche qu'on ne croit, où les ouvriers et les bourgeois, unis au sein d'une même nation réconciliée… Ce sera l'aurore. Il caresse longuement mes cheveux blonds. Il me demande mon nom mais n'entend pas « Franz Rienacker », que je siffle entre mes dents serrées par l'émotion. Il demeure ainsi un long moment silencieux, une main posée sur ma tête, comme s'il me bénissait, une autre s'appuyant sur sa canne en bois d'ébène, comme s'il cherchait une inspiration qui tardait à venir : « Le 24 février 1848, mon petit, l'aurore d'une nouvelle période historique s'est levée… » Sa voix est douce et chaude ; mes joues rosissent de plaisir et de fierté.

« Ce jour-là en effet, une Révolution éclata en France dans ce pays, théâtre de violentes luttes intestines au cours desquelles

les victoires et les défaites de la liberté sont les victoires et les défaites de toute l'humanité. Cette Révolution appela un ouvrier au gouvernement provisoire… »

Je reconnus alors un morceau du discours qu'il venait d'achever et qu'il me resservait tout uniment. Sur le même ton. Avec la même conviction. La même inclination de la tête, le même mouvement du pouce et de l'index arrondis. Mon visage s'empourpra, de colère et de honte. Je me repris rapidement. Dans l'effervescence, personne ne s'était aperçu de rien. Sauf lui. Il se pencha alors vers moi. Pour la première fois, son regard me regardait, son sourire me souriait. C'était un rictus d'enfant désarmé, pris la main dans le pot de confiture. Puis, il se redressa brusquement. Ses traits se creusèrent, se durcirent, sa mince lèvre supérieure frémit : l'enfant était devenu vieux. Il se retourna vers un petit homme sans âge à la calvitie avancée que nul n'avait jusque-là remarqué, et sortit avec ostentation de son gilet une montre à remontoir — l'objet était alors récent et fort à la mode, et la plupart des ouvriers n'avaient jamais vu que les traditionnelles montres à clefs… portées par les bourgeois.

— Lothar, je crois qu'il est temps que nous partions. Il se fait tard. Nos amis doivent être pressés de rentrer. Les dames de ces messieurs doivent s'impatienter.

Il rit d'un rire forcé et tous les ouvriers firent le chœur. Il précipita le pas vers la sortie. La fumée du gros cigare de la vieille femme aux cheveux jaunes et aux joues rouges lui ouvrait un étroit chemin. Quand il se perdait, et tournait en rond, il s'esclaffait : « Ma brave comtesse où êtes-vous, je ne vous vois plus ? » Et elle lui répliquait, sur le même ton primesautier : « Je suis là, mon enfant. Pas loin de vous. Je vous conduis sur la seule voie possible. Je suis en quelque sorte votre explorateur. »

Ils arrivèrent enfin à une lourde porte en bois vermoulu dont on s'empressa d'ouvrir les deux battants. Une jeune femme blonde au teint pâle et aux grands yeux verts empreints de mélancolie l'attendait sagement. Il jeta un œil surpris en sa direction comme s'il découvrait sa présence, ou s'en souvenait subitement. Il esquissa un sourire las qu'il contint à ma vue :

— Dis donc, petit Berlinois, quel est ton nom déjà ?

— Rienacker, docteur Lassalle. Franz Rienacker.

— Franz, mon petit, viens chez moi demain. On sera plus tranquille pour parler du suffrage universel et de l'Allemagne de l'avenir. De ton Allemagne...

Je demeurais interdit. Son visage exprimait une douceur, une tendresse inconnues. Il pria l'homme qu'il appelait Lothar de me remettre une carte de visite sur laquelle était inscrit, en hautes et fières lettres :

« Ferdinand Lassalle. Docteur en droit. Membre de l'Académie de philosophie. Berlin, 13, rue de Bellevue. »

Il me tourna le dos sans mot dire. Un fiacre l'attendait. Il plaisanta un instant avec le cocher dans une langue qui m'était étrangère. Il s'installa entre les deux femmes qui lui firent place en minaudant. Il esquissa un geste ultime de la main vers ses derniers admirateurs. La jeune femme blonde au teint si pâle avait posé une tête dolente sur son épaule. D'une main, il caressait ses longs cheveux clairs qu'elle avait dénoués ; et de l'autre, tenait un énorme cigare que lui avait allumé la vieille femme aux cheveux jaunes. Assis seul sur la banquette d'en face, son lorgnon tremblant toujours prêt à rouler sur son nez camus, Lothar annotait une feuille de papier qu'il rangea méticuleusement dans une large pochette de cuir noir. Le cocher, encore un brin hilare, fouetta les deux chevaux bruns qui, mécontents, tirèrent sur leur mors, firent deux pas de côté, puis, cravachés de nouveau, prirent leur ample pas habituel. Le fiacre s'éloigna. On n'entendit que le roulement sourd et régulier des sabots sur le sable, et on ne vit bientôt plus que le crâne chauve et luisant de Lothar penché sur sa large pochette de cuir noir.

Je connaissais chacune des fleurs blanches qui ornaient fièrement les marronniers de la rue de Bellevue. Depuis des heures, je les admirais, planté devant une imposante maison à quatre colonnes de pierres, au fronton de laquelle était peint un signe que je ne connaissais pas : XIII. Au milieu de la porte de bois, il y avait un heurtoir en fer forgé que je parais des plus maléfiques intentions. Dans mon enfance, le pasteur m'avait raconté que le grand prêtre des Hébreux ne pouvait entrer, vêtu de son bel habit de lin blanc, dans le saint des saints du temple de Jérusalem, s'il ne s'était au préa-

lable purifié de tous ses péchés, sous peine de mourir instantanément. Depuis des heures, je me purifiais à grande eau, mais je n'osais pas encore revêtir le noble et pur habit de lin blanc... Dès le lendemain matin de la « conférence », sans rien dire à mon père, j'avais traversé hâtivement les marais de la Jungfernheide qui étalaient leurs herbes sauvages jusqu'au pont de Moabit sur la Spree. Alors, il y avait encore des cabanons de bois et des lapins là où trônent aujourd'hui des immeubles de pierre et des hauts fourneaux. Je franchis le pont de Moabit et rentrai dans le jardin du Tiergarten avec des timidités de fille. J'avançais en baissant les yeux. Je n'osais rien regarder, ni les façades élégantes, ni les balcons chargés de géraniums rouges et blancs, ni les sages jeunes filles allant toujours par deux, sous leur ombrelle de soie rose bordée de losanges mauves dentelés de jaune, qui flânaient à l'ombre des tilleuls de l'avenue Unter den Linden, ni les messieurs à redingote et chapeau haut de forme qui hélaient un fiacre d'un bras péremptoire, ni le sable gris qui s'envolait sous le pas des chevaux. Je ne voyais ni n'osais rien voir, comme si un écran de lumière protégeait l'élégant centre de la cité de mon regard avilissant. Je longeais les murs, craignant que l'on me dénonce et me renvoie dans mes faubourgs pouilleux. Quand je demandais mon chemin, j'avais le sentiment de parler une langue étrangère.

La rue de Bellevue était une artère pimpante et propre. Je m'approchais du numéro 13 avec la prudence d'un chat qui craint l'eau. Je me tournais et me retournais, nerveux. Un long moment, je cherchai en vain. Quand je compris enfin que le XIII était le 13, et que je vis les marronniers, les colonnes, le heurtoir en fer forgé sur la porte de bois, mon pouls s'accéléra et mes jambes se nouèrent. Je m'immobilisai. Je suis resté ainsi des heures, incapable de bouger, de frapper à la porte ni de m'enfuir. C'est le froid qui me donna le courage dont j'avais jusque-là manqué. Il était quatre heures de l'après-midi et le soleil se couchait lentement, laissant de longues traces rougeâtres au-dessus des marronniers. Un froid hivernal encore emplissait peu à peu Berlin. Dans la rue, les lampadaires se voilaient d'une lumière blanchâtre. Devant chaque maison, une torche éclairait l'entrée. Le froid me mordillait les mains. Je me décidai. Je frappai d'un coup

timide le heurtoir contre la porte. J'osai un geste plus vigoureux. La porte s'ouvrit sur un homme en habit sombre qui me parut gigantesque. J'eus un mouvement de recul. Je parvins toutefois à marmotter trois bouts de phrases que le géant, obligeamment penché vers moi, me fit répéter :

— Monsieur n'est pas ici. Monsieur est à côté. Chez Madame la comtesse. Monsieur dîne tous les soirs chez Madame la comtesse. Si vous ne voulez pas attendre toute la soirée, allez donc frapper à côté. Au revoir, Monsieur.

Et la porte se referma dans un grand bruit sec.

J'avais toutefois eu le temps de pencher la tête vers l'entrée, au risque de me tordre le cou, et d'y découvrir mille trésors dont je ne soupçonnais alors pas l'existence : plafond haut aux moulures dorées ; grandes fenêtres à petits croisillons ; tentures de velours rouge ; bibliothèque de bois sombre emplie de livres richement reliés ; tapis épais aux couleurs écarlates ; divan bas couvert de broderies orientales ; et même une longue pipe aux larges embouchures ambrées — et des vases dont je n'ai jamais bien su s'ils étaient chinois ou japonais. Je songeais qu'un homme vivant au milieu de pareils raffinements ne pourrait comprendre, et conduire moins encore, l'armée dépenaillée et avinée de gueux qui s'effondraient, la journée de labeur enfin achevée, sur un méchant grabat au milieu de six enfants débraillés et d'une grosse femme sale et suante au regard si las, alors qu'elle n'a pas encore trente ans. Et puis, je revis le visage fier, les yeux étincelants de bonheur simple des mécaniciens de l'Orianenbourg qui, la veille, avaient acclamé l'homme aux bottes rouges et aux bagues dorées — comme s'ils n'étaient pas mécontents d'intéresser, et de lier à leur sort, ce dandy dont la peau délicate ne connaissait que le contact de la soie et dont les mains soignées de fille reposaient mollement sur le pommeau en vermeil d'une canne en bois d'ébène. Je ne savais que penser, mais c'est le moment que choisit le géant au ton rogue, aussi strict que sa livrée, pour me frotter avec rudesse la porte contre le nez. Distrait par la hauteur inaccoutumée de mes réflexions, j'avais relâché ma surveillance.

La douleur et l'orgueil malmené ravivèrent quelque peu l'entrain du Franz Rienacker qui chassait le lapin dans les landes herbeuses du Moabit et volait des baisers aux amies

effarouchées et ravies de Greta. Je me précipitai vers la maison voisine, et frappai la porte de bois à grands coups répétés du heurtoir de fer délicatement ouvragé. Un jumeau du premier laquais m'ouvrit aimablement, comprit aussitôt ce que j'ânonnais, et me pria d'entrer sans façon. Je pénétrai dans l'appartement derrière lui, mes pas dans les siens, mes yeux rivés sur les pans de sa liquette aux gros carreaux gris, comme si je passais à gué un fleuve fangeux infesté de crocodiles. Soudain, il interrompit sa marche tranquille. Il se redressa, et je me cognai contre son dos immobile. Je passai avec précaution la tête au-dessus de son épaule roide, et compris que même un domestique expérimenté pouvait s'interroger sur la conduite à tenir. Dans la pièce où mon aimable guide s'apprêtait à poser ses pas confiants, il y avait, comme aurait dit le premier serviteur aux manières raides et ampoulées, « Madame la comtesse et Monsieur ». Monsieur était vêtu d'une ample robe de chambre de soie mauve. Monsieur s'agitait, s'échauffait ; Monsieur hurlait :

— Une Américaine ! Une Américaine ! Comment s'appelle-t-elle, déjà ? Ah oui ! Mouton ! Mouton ! As-tu vu nom plus ridicule ? As-tu vu mésalliance plus éclatante, un Hatzfeldt qui épouse un mouton ? Un petit mouton de dix-sept ans qui n'est jamais sorti de ses montagnes rocheuses avec un des plus grands noms d'Allemagne ? Tu vas tolérer ça, toi ? Je ne peux pas y croire !

— Tu raisonnes comme le vieux Arnim ou la grand-mère Reischoffen ! Mais mon enfant, ces raisonnements sont dépassés, et ces grands noms ne valent plus rien. Aujourd'hui, un mariage n'est plus la réunion de deux lignages qui s'allient mais deux cœurs qui se rencontrent et s'aiment. Il n'y a plus que les bourgeois pour arranger encore leurs mariages. Voyons, Ferdinand, mon enfant, ce que tu es philistin pour un Rouge !

J'entendais bien Madame la comtesse, mais je ne la voyais pas en dépit d'un cou douloureusement tordu.

— Vois-tu, ma bonne maman, je crois à la vérité que si j'étais né prince, je serais du parti aristocratique. Je suis né fils de marchand, je ne peux qu'être démocrate. Mais lorsqu'on a la chance de porter un nom tel que Hatzfeldt, on se doit…

— Allons, allons, mon enfant, foin de leçons. Vous pourriez tenir le raisonnement inverse avec la même passion. Sois franc : c'est ta haine de Paul qui te fait parler ainsi.

— Mais je ne le hais point ! C'est lui qui me hait ! Depuis sa plus tendre enfance, ton fils me hait. Il voit en moi un rival, et un rival qui vous prend le cœur de la seule femme qu'on aime jamais, on le tue !

— Tu te trompes. Ou plutôt, tu veux te tromper. Cet enfant t'a aimé. D'un amour pur, absolu. Il admirait chacun de tes gestes, il buvait chacun des mots qui sortaient de ta bouche. Tu étais tout pour lui. C'est toi qui n'as pas su conserver cet amour absolu d'enfant. C'est ainsi avec toi. Tu veux qu'on t'aime mais tu désespères les gens qui t'aiment vraiment.

— Ma chère maman, ne te leurre pas sur l'amour de ton fils. C'est vrai, ton fils m'a singé. Mais guère plus. Car pour devenir comme moi, il faut travailler, beaucoup travailler. Sais-tu le surnom qu'on donne à ton noble fils dans les salons berlinois où il aime à briller ? Paul le paresseux ! Et moi, j'ajouterai Paul le dispendieux. Je suppose que dans sa lettre t'annonçant ses brillantes épousailles, il te demande également de l'argent. Il ne faut pas perdre les bonnes habitudes. Ce cher Paul n'a même pas été capable de dégotter une riche héritière ! Ce n'est pourtant pas ce qui manque là-bas ! À défaut de savoir penser, ils savent au moins « making money » !

— Mon cher enfant, la haine t'aveugle. Paul est un Hatzfeldt. Il lui faut tenir son rang. Même aux Amériques !

— Surtout quand la rente française tombe à 63. Mais le sait-il ce cher Paul que la rente française est tombée à 63 ? Mais Paul s'en moque de la rente française, Paul a un rang à tenir ! Un rang qu'il s'empresse d'oublier lorsqu'il s'agit d'épouser un petit mouton de dix-sept ans ! Paul se croit un séducteur, un Casanova alors que les femmes n'en veulent qu'à son argent, en réalité ton argent, mais elles ne le savent pas. Que veux-tu, Monsieur Paul lit chaque matin le carnet mondain dans le *Kreuzzeitung* et il se prend aussitôt pour Metternich attirant Bonaparte dans ses filets. Tu te souviens, ma bonne maman, quand il était étudiant, Monsieur Paul était parvenu à rentrer chez les « Vandales »... Il s'est tout de suite imaginé Dieu sait quel héros des guerres de Frédéric.

Alors, aujourd'hui, parce qu'il est allé chez Schmidt acheter quelques roses à sa bonniche américaine et lui a écrit sur sa carte trois vers de mirliton, il est au moins Lord Byron !

— Il me semble absurde d'admettre que le bonheur est nécessairement exclu des couches supérieures de la société.

— Ah, Schiller ! Ma bonne maman est en difficulté, heureusement Schiller vient à sa rescousse. Et quand Paul t'aura mangé toute la rente française, tu citeras qui donc ? Goethe ? Le prince des poètes dans le final tragique de *Werther* ?

— Je t'en prie, mon enfant, cesse donc de t'en prendre à un petit qui, après tout, n'a fait une fois de plus que suivre ton pernicieux exemple.

— Un cœur pur peut tout oser !

— Mon petit enfant, je t'en prie, ne le prends pas ainsi avec moi ! Tu dois dépenser trois ou quatre fois plus que Paul ! Tes chemises en soie, tes diamants, tes vases chinois. Sais-tu que ton appartement coûte 500 thalers par mois ? Et par pudeur féminine, je ne dirai rien de tes maîtresses…

— Ce ne sont pas des bonniches américaines…

— Crois-tu vraiment que Lina Duncker vaille beaucoup mieux ?

— Tout de même ! Son mari édite le *Volkzeitung*, un des plus prestigieux journaux de Berlin ! Et accessoirement mes livres, dois-je te le rappeler ? C'est en tout cas un homme d'une autre qualité que ce rustaud, Rostow, tiens c'est pas mal ça en français, ce rustaud Rostow, cela amusera Hans… Ce sergent-chef de Garibaldi qui depuis se prend pour un général de Bonaparte sur le pont d'Arcole !

— D'abord, il était commandant, pas sergent-chef ! Non pas commandant, colonel… oui, c'est cela, colonel-brigadier… non, brigadier-colonel ! Et puis que m'importe son grade ! Cet homme est entré dans ma vie au moment où tu n'y étais plus. Ou si peu. Tu ne me touchais plus comme si j'avais la syphilis tertiaire. Tu collectionnais les maîtresses comme les chemises en soie. Et tu me reproches aujourd'hui encore d'avoir cherché la paix du cœur et des sens dans les bras d'un brave homme, oh bien sûr, pas un grand esprit, mais un homme qui m'aime et me reste tendrement fidèle.

— Mais moi aussi, ma bonne maman, je t'aime. Moi aussi je te suis resté tendrement fidèle tout au long de ces années.

Tu es mon ego, tu es un autre moi-même. Je t'aime comme une maman, une deuxième maman bien sûr, mais que j'aurais choisie. Tu fais partie de moi, tu fais partie de mes peines et de mes craintes, de mes angoisses et de mes triomphes. Et au fil des années, je t'ai aimée de plus en plus. Mais à dire vrai, plus je t'ai aimée moins je t'ai désirée. Comme s'il y avait des vases communicants dans mon âme malade...

Je demeurais ébahi. Comme un enfant que l'on mène pour la première fois au théâtre, je découvrais tout avec émerveillement : l'éclat des décors, le jeu des acteurs, l'élégance de la langue. J'absorbais avec délectation la moindre réplique ; je ne voulais rien perdre ni rien manquer ; et pestais en silence contre ce poteau en livrée grise qui me forçait à d'éreintantes contorsions.

— Laisse donc cela, mon enfant. Moi aussi, je t'aime plus que tout. Je te revois encore lors de notre première rencontre, tu t'en souviens, dis ? Tu étais un taurillon, assoiffé de gloire ; j'étais déjà une vieille femme de quarante ans. Je t'ai raconté ma triste histoire, tu as séché mes larmes, et tu m'as dit : « Je vous défendrai. »

— Tu ne pouvais t'arrêter de pleurer. Tu m'as dit : « Je suis une femme seule, ma famille ne me soutiendra pas par peur du scandale, et mon mari est entouré des défenseurs les plus retors de toute l'Allemagne. »

— Tu t'es penché vers moi, je te revois, Dieu que tu étais beau, avec ton profil de pâtre grec. Tu m'as dit : « Ne pleurez plus, Madame la comtesse. En Rhénanie, c'est le droit français qui s'applique. J'apprendrai le droit français et je les vaincrai. »

— « Les questions générales, Messieurs, ont toujours retenu mon attention. J'aurais peut-être hésité à sacrifier toute mon activité, à interrompre ma carrière pendant des années uniquement pour améliorer le sort d'une seule personne, quoi que ce soit déchirant pour un homme de cœur de voir périr un autre homme, qu'il juge bon et noble, de le voir sans défense, réduit à merci en pleine civilisation ! Mais dans cette affaire, je vis incarner des principes de portée générale. Je me dis que la comtesse était victime de sa classe. Je me dis que seul un prince orgueilleux et millionnaire pouvait se permettre des forfaits pareils, pouvant sans risque

aucun porter atteinte aux fondements moraux de la société. Je me dis enfin qu'il y a bien des injustices dans toutes les couches de la société, mais si cette femme avait eu la chance d'appartenir à une famille de bourgeois, d'artisans, de paysans, depuis longtemps il se serait trouvé quelque frère, quelque parent, quelque ami pour mettre un terme à ses tourments, pour étendre une main protectrice sur cet être abandonné à lui-même. Je me dis que ce flot d'injustice révoltante qui n'a pu être endigué pendant vingt ans ne pouvait prendre sa source que dans les classes les plus élevées de la société où, à peu d'exceptions près, le cœur est gelé par la glace du rang, où le sentiment meurt par l'habitude de l'arbitraire, où l'appel aux droits inviolables de l'homme ne trouve pas d'écho !... »

— Tu te souviens encore du moindre mot de ta plaidoirie Après tout ce temps...

— Oui, du moindre mot !

— Mon enfant prodige...

— Et tu te souviens des insultes qu'échangeait alors la presse à notre sujet. « Mort au Juif rouge et à sa catin ! » « La liberté vaincra ! »

— Mon prince des poètes...

— Et te rappelles-tu, ma bonne maman, quand Heine a refusé d'écrire un article en ma faveur parce que la maîtresse de ton mari, tu sais, la baronne de Meyendorff, était la meilleure amie de cette autre espionne russe... Tu sais bien, voyons... La princesse... La princesse de Lieven, c'est cela, qui était la maîtresse de Guizot... Et Guizot donnait une pension à Heine... Ah, ce cher Heine, il y a si longtemps, un noble et généreux ami comme il n'y en a plus...

— Et les petites femmes de Paris dont il te gavait, généreux et noble ami...

— Tu es vraiment...

Au moment où il s'apprêtait à lancer en riant un coussin brodé sur la comtesse, Ferdinand Lassalle s'aperçut qu'il avait un public attentif. Il posa le coussin sur le fauteuil, ébaucha un sourire gêné ; et esquissa un geste timide qui ressemblait à une invite.

— Alors, jeune homme. Est-ce bien digne d'un noble fils d'ouvrier d'écouter aux portes comme un vulgaire domestique ?

À mon tour, je devins rouge de confusion. Il éclata d'un rire bruyant d'enfant joyeux du bon tour qu'il vient de jouer.

— Allons, remets-toi, mon petit Franz. C'est bien ton prénom, n'est-ce pas Franz ? Quel est ton nom déjà ?

— Rienacker, Franz Rienacker, docteur Lassalle.

Je déglutis avec peine ; mais il fit mine de ne pas s'apercevoir de mon trouble. Puis, ils m'oublièrent. La comtesse Sophie ouvrit les journaux, qu'elle froissait et refermait avec une colère mal contenue. Enfin, un sourire fondit la glace de son visage plâtré :

— Écoute donc, mon enfant, ce qu'écrit le *Kreuzzeitung* de la conférence d'hier soir : « Le discours d'un Juif révolutionnaire dont on a beaucoup parlé et qui, avec un instinct exact, a frappé juste et ne nous a pas encore dit tout ce qu'il sait ni tout ce qu'il pense. »

Elle lui agita le journal sous le nez, son gros doigt boudiné posé sur l'article qui les intéressait. Après l'avoir parcouru à la hâte, il le jeta au sol :

— Le *Kreuzzeitung* faisant mon éloge ! Rien ne m'aura été épargné. Ils ont dû baiser la croix qui est sur tous leurs coussins en signe d'expiation !

Il riait mais son rire était gras, forcé, amer :

— Tu ne me lis que le *Kreuzzeitung*, ma bonne Sophie ? Pas de *Nationalzeitung*, pas de *Volkzeitung* aujourd'hui ? La grande presse libérale est silencieuse. La grande presse libérale nous boude et nous méprise. C'est donc cela qui te gêne, ma brave comtesse. Laisse donc ces écrivassiers…

Il prit une feuille de papier et une plume qu'il trempa vivement dans un énorme encrier, trônant sur une table basse :

— Qui, avec un instinct supérieur, non exact — oui c'est cela exact — un instinct exact — dites-moi ma chère Sophie, comment a-t-il fini déjà ? — « ne nous a pas encore dit ni tout ce qu'il sait ni tout ce qu'il pense » — oui c'est cela. La formule se mémorise aisément, ce qui prouve qu'elle est bien balancée. Et assez juste d'ailleurs…

— Quand les journalistes ont le droit d'écrire ce qu'ils veulent, ils ne manquent pas de talent…

— Ils devraient être les instituteurs de la Nation, mais ils se contentent d'être les esclaves de ce nouveau Dieu qui a

remplacé tous les autres, l'opinion ! Mais laissons là ces maudits journalistes. Dis-moi, mon petit, quel âge as-tu ?

Il s'était retourné vers moi d'un brusque mouvement de rotation de son grand corps. Son regard scrutateur semblait me disséquer, m'ôter viscères et volonté.

— Vingt ans... enfin dix-neuf et demi, docteur Lassalle.

— Et à dix-neuf ans et demi, évidemment, tu ne sais ni lire ni écrire ?

Le rouge de nouveau aux joues, je répondis péniblement :

— Si, docteur Lassalle. Enfin, un peu.

— C'est exactement ce qu'il me faut. J'avais justement besoin d'un secrétaire pour préparer mes prochaines conférences. Allez, ne fais pas cette tête-là, tu ne seras pas le premier ouvrier à qui j'aurai appris à lire.

Je tremblais d'émotion. Respirais mal. Ne contenant plus ma joie, je me ruais vers lui et baisais sa main goulûment. Surpris, il me repoussa, et se dégagea avec vivacité ; ses yeux flamboyaient de colère :

— Tu n'es pas un domestique et je ne suis pas ton maître ! Franz, demain ta voix vaudra celle d'un bourgeois. Tu seras un homme libre dans une Nation libre. Alors, quitte donc à jamais ces manières d'Allemand servile !

Il sortit de la pièce, sans plus un regard pour moi.